

*Dumitru Tsepeneag*

# **Le Camion bulgare**

*Chantier à ciel ouvert*

*Traduction du roumain par Nicolas Cavaillès*





# Le Camion bulgare

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE MOT SABLIER, *traduction partielle par Alain Paruit*, 1984

ROMAN DE GARE, 1985

PIGEON VOLE, *publié sous le pseudonyme Ed Pastenague*,  
1989

HÔTEL EUROPA, *traduction par Alain Paruit*, 1996

PONT DES ARTS, *traduction par Alain Paruit*, 1998

AU PAYS DU MARAMUREȘ, *traduction par Alain Paruit*, 2001

ATTENTE, *traduction par Alain Paruit*, 2003

LA BELLE ROUMAINE, *traduction par Alain Paruit*, 2006

FRAPPES CHIRURGICALES, 2009

Aux éditions Flammarion

*Traductions par Alain Paruit*

EXERCICES D'ATTENTE, 1972

ARPÈGES, 1973

LES NOCES NÉCESSAIRES, 1977

Aux éditions Belin

QUINZE POÈTES ROUMAINS, 1990

Aux éditions Garnier

LA DÉFENSE ALEKHINE, 1983

Dumitru Tsepeneag

# Le Camion bulgare

*Chantier à ciel ouvert*

Traduction du roumain par Nicolas Cavallès

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2011  
ISBN : 978-2-8180-0863-8  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

*En amour, disait Dimov, il faut toujours exagérer. C'est le seul moyen d'être sûr que le message passe.*





Je veux lui écrire, parce qu'il faut absolument que je m'adresse à quelqu'un, que je partage avec quelqu'un la manière relativement nouvelle dont j'envisage de composer mon roman ; c'est la structure qui m'intéresse le plus, dans un roman, et pour être franc, le reste me laisse assez indifférent – raconter une histoire, quand bien même elle serait captivante, passionnante, sensationnelle, je veux bien, mais ça me laisse froid... Le sujet ne m'intéresse pas plus comme lecteur, d'ailleurs, et je lis très rarement de la littérature, je veux dire des romans. Je préfère les nouvelles, plus courtes. Elle sait très bien tout ça, elle, inutile de le lui répéter, et puis elle serait tentée de me contredire – elle a l'esprit de contradiction ! Non, je ne lui écris pas pour ça, d'autant plus qu'avec la distance, c'est plus dur de se disputer, autrement dit : de se contredire, de défendre chacun ses opinions comme deux intellectuels qui respectent

leurs idées et qui les soutiendront jusque dans leurs derniers retranchements, sans qu'il n'y ait là rien d'équivoque. Surtout que je suis loin d'être sûr de réussir : à la convaincre, en aucun cas, mais je ne peux même pas jurer que je vais mener à bout ce projet encore assez vague dans ma tête : écrire un nouveau roman qui ne ressemblerait pas à ceux que j'ai déjà écrits...

Marianne se trouve en ce moment à New York, et les lettres mettent plusieurs jours à y arriver, plus vite c'est impossible. Le courrier prend donc trois ou quatre jours, plus les deux jours qu'il lui faut à elle pour se décider à me répondre... Parfois quelques heures suffisent, elle a la main vive, et l'esprit vif, et je ne parle pas de ses colères, elle enrage pour des brouilles pas possibles. Bien sûr, il y a aussi dans sa furie une pose, des manières coquettes qu'elle se donne, elle sait que ça lui va bien, et puis elle en a trop pris l'habitude. On pourrait dire que c'est de ma faute, que c'est moi qui lui ai fait prendre cette habitude-là... Mais je crois que dès son enfance, depuis qu'elle est toute petite, elle a été gâtée par des parents qui acceptaient toutes ses simagrées (elle était fille unique!) – dès son enfance, donc, elle a pris l'habitude d'être à la fois capricieuse et autoritaire. Comment je le sais? Eh, mais si je ne le savais pas, moi, qui pourrait bien le savoir?

Dans le meilleur des cas, je ne reçois sa réponse qu'au bout de sept ou huit jours. Alors, que faire? Si j'attends autant, je risque de perdre mon envie d'écrire,

je me remets à jouer aux échecs, ou bien – pire encore ! – je me mets à traduire, je joue au page Purice<sup>1</sup> pour je ne sais quel grand écrivain (voyons voir comment on va me traduire cette allusion-là !); je ne dis pas que je n'aime pas ça, j'adore traduire, me prélasser entre ces deux langues que je connais presque aussi bien l'une que l'autre, mais la traduction, quoi qu'on en dise, pour un écrivain c'est une perte de temps, et vu mon âge toute perte de temps sera amèrement regrettée, plus tard, à mes derniers instants, avant de me suicider, ou bien lorsque je me retrouverai réduit à un fauteuil roulant sans assez de volonté ou de force pour mettre fin à mes jours...

Tu délires, dirait Marianne pour me rudoyer, si elle pouvait lire mes pensées et scanner tout ce qui me passe par la tête, tandis que je reste bêtement assis devant l'ordinateur et qu'au lieu d'écrire je monologue. D'autant plus que je n'ai aucune excuse. De nos jours, grâce à l'ordinateur, on ne peut plus parler de la blancheur paralysante de la feuille de papier. On ne peut plus se plaindre... Il faudrait donc que je fasse un effort et que j'écrive, n'importe quoi, simplement pour pouvoir dire que j'écris, que je pose les petites brioches du bout de mes doigts sur les touches de l'ordinateur; quelque

---

1. Figure historique du xv<sup>e</sup> siècle, l'humble page Purice est célèbre pour avoir, au cours d'une bataille, offert son cheval au voïvode Étienne le Grand, qui venait de perdre le sien. (*N.d.T.*)

chose finira bien par apparaître dans ce rectangle d'un blanc douteux qui me fait face.

Tiens, voilà ce que je vais faire : monologuer en tapant sur les touches de l'ordinateur.

Certes, ce que j'écris n'est pas un mail, puisque Marianne n'a pas d'ordinateur là où elle se trouve, et ce n'est pas non plus une lettre. Je dois vous avouer que mon imprimante est cassée, inutile de faire semblant que je lui adresse une lettre, ça ne servirait à rien, je veux dire que, malgré les apparences, je n'ai aucunement l'intention de rouler qui que ce soit...

En tout cas pas elle.

un monologue c'est différent d'une lettre je m'épargne tout effort de ponctuation et même en ce qui concerne l'orthographe la tolérance est plus grande surtout qu'il est question de Tzvetan un camionneur qui semble ne pas avoir poussé l'école au-delà du CM1 bien qu'en fait il soit aussi allé au collège il y est passé comme chat sur braise habile par ailleurs et intelligent parlant peu mais bien surtout avec les femmes auxquelles il plaît généralement très clairement et comment il ne leur plairait pas regardez un peu ces biceps ces pectoraux ce cou ces yeux noirs et huileux ce pantalon qui lui moule les fesses des signes superficiels certes mais à quoi voulez-vous que les femmes se raccrochent les pauvres il y a toujours un risque tu peux te tromper tomber sur

un novice de toute façon quand elles ont une certaine expérience des choses les femmes n'y vont qu'à coup sûr qui plus est lorsque le mâle n'hésite pas qu'il va directement à sa cible qu'il connaît le code éternel qui n'a presque jamais changé

mais à cette allure le roman tout entier pourra être considéré comme un monologue qui se termine seulement parce que l'auteur s'est mis en tête de publier impérativement de voir son nom imprimé sur la couverture c'est une satisfaction que je peux comprendre au début je veux dire en début de carrière après quoi je me demande si on peut encore parler de satisfaction il faudrait plutôt dire obligation bien qu'on ne sache pas précisément vis-à-vis de qui

Chère M.,

J'ai commencé à écrire *Le Camion bulgare*, la moitié du titre est empruntée à ton écrivaine préférée que je ne peux pas supporter, moi. Il y a là un gouffre entre nous et je vais te dire pourquoi. Selon de récentes études socio-psychologiques, il n'existe que deux grandes différences au sein de l'espèce humaine : la différence sexuelle et la différence générationnelle. (Si tu veux des détails, lis par exemple Dany-Robert Dufour, publié chez Denoël.) Et la mort élargit plus encore le gouffre (je pense à la sentence implacable des encyclopédies !); mais, bien que ces deux différences coexistantes se

cumulent, il reste, tant que les individus sont en vie, la possibilité de copuler, grâce à laquelle on peut espérer atténuer ces différences, même pour un temps et dans des proportions limitées.

Marguerite Duras aimait les hommes jeunes, voire beaucoup plus jeunes qu'elle. C'était une véritable « cougar »... Si bien que pendant un bon bout de temps je n'ai pas pu m'empêcher de penser à cette éventualité non seulement contraire à mon désir, mais qui m'horripilait, même : qu'elle puisse s'enticher de moi aussi. Je reconnais que je délirais un peu. Quand je suis arrivé en France, la romancière était déjà âgée, en tout cas trop âgée à mon goût. J'avais vu une photo d'elle prise par un Américain où elle ressemblait à une mendicante, courtaude, les jambes comme deux manches à balai ; et sa grosse tête directement collée sur son corps semblait plus grande encore à cause d'une énorme coiffure en forme de gâteau. Tu te souviens ? Nous étions déjà ensemble. Une nuit j'ai rêvé qu'elle s'accrochait à moi, qu'elle crispait ses mains comme des griffes de sorcière sur la ceinture de mon pantalon et qu'elle tirait avec désespoir pour le faire tomber. Et je me disais, dans mon cauchemar, diable, pourquoi je ne la laisse pas faire, en fin de compte, si elle réussit à m'amener à l'état d'excitation nécessaire à la copulation, félicitations, bravo à elle... Sinon, elle se calmera peut-être. C'est ce que tu m'as dit toi aussi, en riant jusqu'aux oreilles, quand je t'ai raconté mon rêve : laisse-la donc

faire, tu vas pas en mourir ! Ensuite nous avons longuement fait l'amour, jusqu'à nous effondrer, vannés par l'effort...

Je pense que c'est aussi pour cette raison que je n'ai jamais pu lire ses romans, et que toi tu t'énervais et me traitais de tous les noms, surtout quand tu m'entendais dire avec mépris que je les trouvais affectés : un populisme du bout des lèvres, je disais. Je me référais surtout à ses premiers romans. Mais aussi à *L'Amant*. Après, oui, je sais, surtout dans ses pièces de théâtre, et dans quelques films... *Le Camion*, oui, bien sûr...

Tu ne comprends rien de rien à la littérature française ! me lançais-tu. Et encore moins à la littérature anglo-saxonne, la grande littérature de notre époque. Et tu m'alignais toutes sortes de noms, certains que je n'avais jamais entendus, d'autres que j'avais peut-être vus sur des couvertures dans des librairies, mais dont je n'avais jamais lu les livres. Je les feuilletais, lisais quelques lignes et les remettais à leur place dans les rayons ou sur les tables.

Je crois que tu avais raison. Je suis resté ce que j'ai toujours été : un paysan du Danube...

Et tu ajoutais : le seul écrivain de l'Est qui ait compris quelque chose, c'est Milan Kundera. Tu ferais mieux de méditer sa définition si profonde : « Le roman, c'est l'art de la complexité. »

Que dire de plus ? C'est profond, bien sûr que c'est profond...

Ce que j'ai écrit jusqu'ici n'est pas très drôle. Des coups d'épée dans l'eau... Si je n'efface pas c'est parce que j'ai tout mon temps pour le faire. Il suffit d'un clic et tout retourne au néant. Si bien que je reprends courage, simplement en pensant à cette éventualité. Le néant nous aide à exister. C'est-à-dire à ne pas chercher coûte que coûte un sens à l'existence. Ne pas chercher la petite bête...

Je regarde par la fenêtre : le ciel est gris, mais il ne pleut pas... Il ne fait pas assez froid pour neiger, nous ne sommes qu'à Paris : il a neigé quelques jours le mois dernier et cette neige a interrompu la circulation. Par manque d'habitude, les Parisiens paniquent rapidement. Je me demande ce qui se passerait s'ils se réveillaient en exil en Sibérie. Je plaisante, bien sûr... Ou bien, ce qu'ils feront quand le courant chaud de l'océan, le fameux Gulf Stream, aura disparu. Là, je ne plaisante plus : c'est une perspective on ne peut plus sérieuse, apparemment, une conséquence paradoxale du réchauffement de la planète.

Je ne suis pas aussi profond que Kundera, ce qui ne signifie pas que je ne fasse pas d'efforts pour m'améliorer : pour creuser plus profond... Où ? Dans le texte, évidemment. L'écriture est un chantier à ciel ouvert (je te vois déjà hocher la tête). Ne pas hésiter à effacer, ne pas reculer paresseusement devant ce travail de rond-de-cuir : écrire, effacer, et encore effacer... Mais c'est bien pour ça qu'on a inventé l'ordinateur ! Plus pour effacer



que pour écrire. Je ne dois même pas tout effacer. Je veux dire : tout ce qui ne me plaît pas ou dont j’imagine que ça ne plaira pas aux autres, à ceux qui prendront la peine de me lire.

Il faudrait que le lecteur ait lui aussi la possibilité d’effacer ce qu’il n’aime pas. Qu’il choisisse. Qu’il compose lui-même avec les phrases et les mots de l’auteur un livre à son goût... Mais pour ça il faudrait que les livres circulent sur internet. Et pas sous leur forme définitive. Des textes provisoires... Ouverts... Quand bien même ce ne seraient que les livres des écrivains qui auraient accepté de se prêter au jeu : les lecteurs auraient eux aussi leur mot à dire, pour effacer ou pour ajouter... Éventuellement, une fois les modifications faites et approuvées, les lecteurs pourraient remettre le texte en circulation, toujours sur internet, bien sûr, et donner ainsi la possibilité à d’autres internautes d’intervenir, malgré le risque de faire naître d’innombrables variantes d’un même texte, comme c’était le cas des récits ou des ballades folkloriques qui passaient de bouche en bouche, sans que personne ne sache d’où ils venaient, de qui tout était parti, et qui se répandaient sur tout le territoire où l’on parlait une seule et même langue. Ou même des langues différentes. Même ça, c’était possible : de la création collective, orale, et de la traduction, également orale...

Les écrivains qui ne voudront pas se prêter à ce jeu-là n’auront qu’à continuer de présenter leur manus-

crit à un éditeur, qui l'imprimera sur papier... Et le publiera, et le diffusera. Mais les gens ne viendront pas plus s'entasser dans les librairies pour l'acheter. Il y en aura de moins en moins.

Je n'ai pas de télévision. J'y ai renoncé quand je me suis rendu compte que je risquais de passer plus de temps à regarder les matchs de foot qu'à travailler à mon bureau, avec ou sans ordinateur. De temps en temps je m'achète tout de même un journal ou un magazine. C'est comme ça que j'ai appris qu'à la fin du mois de mai aura lieu à Alès une course de camions qui durera tout le week-end ; ça veut dire jour et nuit ? Il doit y avoir deux pilotes par camion, voire plus, pour se relayer.

Les écologistes vont être ravis...

elle regardait par la fenêtre

au bout du terrain devant la maison coulait un petit ruisseau il avait plu ces derniers jours et l'eau avait monté plus encore que d'habitude surtout par rapport aux périodes de sécheresse durant lesquelles le cours d'eau disparaissait ou devenait presque invisible masqué par la végétation qui avait tout de même résisté à la canicule il se faufilait entre les pierres et les rochers Béatrice courait vers le ruisseau chercher des escargots elle n'en trouvait que les coquilles les escargots étaient

déjà morts de chaud elle les ramassait quand même les rapportait dans sa chambre et les classait par dimensions ses parents les jetaient régulièrement à son insu

elle sortait de la maison pieds nus sa mère était partie à vélo faire des courses l'herbe était humide la petite fille se dirigeait vers le vieux platane elle aimait les arbres creux c'est là qu'elle avait trouvé quelques jours plus tôt le hérisson qu'elle avait rapporté dans sa chambre elle ne pouvait plus s'en séparer le soir au moment de se coucher elle l'a pris avec elle dans son lit

tu vas te faire piquer par les épines cria sa mère ou Victor s'il était à la maison

quand elle s'est réveillée le lendemain matin plus de hérisson elle a pleuré refusé de manger

où est le hérisson

allez tu en trouveras un autre y en a plein des hérissons

Victor lui a construit une petite cabane en bois pour hérissons si bien que chaque matin elle en cherchait sous les arbres ou dans les buissons qui l'écorchaient sans pitié

C'est maintenant une lettre que je lui écris, une vraie lettre que je lui enverrai par la poste, timbrée, tamponnée, tout le tintamarre. J'ai fait réparer mon imprimante, elle a l'air comme neuve, je n'ai plus d'excuse.

Ensuite je porterai ma lettre jusqu'au bureau de poste, et la remettrai à la fonctionnaire du guichet qui la tamponnera sous mes yeux. Je veux la voir la tamponner, avec ce geste qu'elle a dû faire des milliers de fois, et la lancer dans la corbeille remplie d'autres lettres qui attendent d'être expédiées.

Je ne la mets pas dans la boîte du coin de la rue, parce que je ne suis pas sûr à cent pour cent que le facteur qui récupérera les lettres ne la laissera pas glisser par terre, sans le vouloir, avant de la ramasser et, ça s'est vu, de se la fourrer dans la poche. Par distraction, ou intentionnellement. J'ai lu quelque part qu'il y a des facteurs qui volent les lettres. Mais oui, ils se les rapportent à la maison pour les lire. Ils ne lisent rien d'autre, ni livres ni journaux, et ils en conservent certaines, ils les collectionnent, sauf si elles ne leur semblent pas intéressantes, et alors ils en recollent l'enveloppe et les réexpédient à la même adresse. Je ne peux pas courir ce risque...

Chère Marianne,

Tu me manques. Tu ne te rends pas compte à quel point tu me manques. Nos discussions me manquent. Surtout maintenant que j'ai recommencé à écrire ce roman que je traîne depuis si longtemps derrière moi. Ce colossal camion !... Entre-temps il s'est bien encrassé, je ne sais même plus s'il est encore en état de fonctionner. Le moteur ne fait plus qu'un bourdonnement de plus en plus sourd, comme un frelon pris dans du papier tue-

N° d'éditeur : 2236  
N° d'édition : 178600  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : octobre 2011

*Imprimé en France*



## Dumitru Tsepeneag Le Camion bulgare

Cette édition électronique du livre  
*Le Camion bulgare* de DUMITRU TSEPENEAG  
a été réalisée le 28 novembre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en septembre 2011  
par la Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy (Nièvre)  
(ISBN : 9782818008638 - Numéro d'édition : 178600).  
Code Sodis : N45467 - ISBN : 9782818008652  
Numéro d'édition : 230402.